nouvelle, bien humble, bien nécessaire, confiée à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Veuillez, très révérend et bien-aimé Père, bénir l'œuvre et les membres de la Congrégation qui y sont associés.

L.-S. CULERIER, O. M. I.

CARNET D'UN ALBERTAIN.

RÉCIT DU R. P. CULERIER.

Comment Saint-Albert est devenu évêché — Les gros cailloux pour la construction de la nouvelle cathédrale. — Visite du gouverneur général à Edmonton et à Saint-Albert. — Quand on veut on peut.

On se rappelle comment Mgr TACHÉ et le R. P. LACOMBE choisirent, il y a quarante ans, l'emplacement de la Mission de Saint-Albert. L'histoire de cette Mission sera belle. Elle est au cœur et sur les lèvres de ceux qui l'ont fondée : les principaux acteurs de cette œuvre nous la racontent.

En voici un paragraphe :

En 1868, Mgr GRANDIN, coadjuteur de l'évêque de Saint-Boniface, se trouvait au concile provincial de Québec.

— Il faut ériger Saint-Boniface en archevêché, dit quelqu'un.

— Aura-t-il des suffragants? demanda-t-on.

— Saint-Albert pourra être le siège d'un évêché...

Mgr GRANDIN avait jusque-là vécu plus au nord, dans le district de l'Ile à la Crosse. « Je ne connais pas Saint-Albert, fit-il remarquer, je n'y suis jamais allé ; je sais à peine ce qu'il y a. » On laissa au futur évêque du nouveau diocèse le soin de choisir le lieu de sa résidence.

Mais le désir manifesté par le saint évêque de Mont-

réal, Mgr Bourget, fit impression au titulaire du nouveau diocèse. On aurait pu choisir le lac Sainte-Anne, le premier établissement de la contrée... La population en était toute catholique... On aurait pu choisir Edmonton, au centre des affaires sociales et commerciales du pays... Enfin Saint-Albert l'emporta. Les localités ont leur vocation comme les hommes. A Saint-Albert, la population était entièrement catholique ; Saint-Albert était central, on pouvait s'y livrer à la culture et ainsi tirer du sol une partie de l'entretien de la Mission.

Le 22 septembre 1871, il n'y avait qu'une demi-douzaine de maisons à Saint-Albert. La cathédrale actuelle s'élevait lentement. Les Frères Convers y travaillaient ; les Pères Oblats, le marteau et les clous à la main, la couvraient de bardeaux. Elle était misérable ! Ce n'est qu'avec le temps qu'on en fit un temple digne de Dieu.

Le jour où un métis arrêta soudain ses bœufs pour écouter, fut un jour solennel pour le pays.

— Entends-tu ?

— Quoi donc ?

— Un tonnerre d'argent.

C'était le bruit des cloches. Le lendemain la foule remplissait l'église, une foule qui priait.

Plus tard, les gens d'affaires comprirent que la présence d'un évêque attire des bénédictions temporelles sur un pays. Ils ne cherchaient guère les dons du ciel, ces messieurs,... car gentilhomme dollar était leur favori.

— Venez, Monseigneur, vous fixer auprès de nous. Vous serez bien mieux. Nous vous donnerons ceci et cela !

Ainsi parlaient les compères de ceux qui auparavant se frottaient les mains et tortillaient leur moustache, en disant :

— Hein ! ces French, ces papistes, n'auront pas de terrain ici.

Dans le passé, on a donc tenté de faire déplacer le siège épiscopal de Saint-Albert... non pas au nom de la religion, qui en tirerait un notable avantage pour la gloire de Dieu, mais en vue d'intérêts financiers... Oh! ces gens du monde, comme c'est peu surnaturel!

On a dit : « Saint-Albert, c'est un trou ! » Joli trou, vraiment! Le mont Blanc est-il un trou? Montmartre est-il un trou? Saint-Albert est une colline, et le front de la colline porte une couronne de quatre joyaux. La cathédrale au centre, le couvent à droite, l'évêché à gauche, le séminaire en arrière de la cathédrale.

Voilà un rapide aperçu du passé.

Le présent fournit aussi matière à un court paragraphe.

— Notre église, dit le Père curé, a jadis été la perle du pays. Mais l'âge, trente ans, l'a ruinée. Il faut la rajeunir. Allons, mesdames et mesdemoiselles, cousez, tricottez, faites des loteries, ayez un bazar. Que chacune y mette du sien. Et vous, messieurs, prenez vos grosses mitaines, vos bottes de caoutchouc, et en avant... Les chemins d'hiver sont beaux ! Il y a au bord glacé du lac, à 2 lieues d'ici, trois cents charges de gros cailloux. Montez tout ça sur la colline. C'est la cathédrale future.

L'Albertain a crayonné ainsi sur son carnet :

« 21 *janvier* 1900.— Le R. P. Mérer a invité les paroissiens à amener les pierres destinées aux fondations de la nouvelle cathédrale.

« 22 *janvier* 1900.— Le R. P. Mérer a compté aujourd'hui une trentaine de chargements de pierres, déposés en arrière de la vieille sacristie.

« 3 *février* 1900. — Durant la semaine, on a amené quatre vingt-dix charges de pierres pour la cathédrale.

On estime que chaque chef de famille devra en amener trois charges. »

Si bien que, vers le 1er mars, c'était fini.

Au mois de mai, on commença à faire de la brique, sans grands succès au début; c'était une simple tentative. L'an prochain, on continuera.

C'est bien curieux de voir ces quatre longues et larges rangées de gros cailloux, dont beaucoup du poids de plus de 1000 livres. On a choisi le plus beau, pour le tailler et en faire une pierre angulaire que Son Excellence le Délégué apostolique bénira, lors de sa visite.

C'est ainsi qu'on travaille à Saint-Albert. On aime à venir à la messe, on aime à recevoir les Sacrements, on aime à recevoir la visite d'un gouverneur général du Canada, on aime à entourer d'honneur le représentant du Pape au Canada... Mais ce n'est pas tout : entre temps, on roule de gros cailloux, on tire de sa poche les gros sous : c'est la part des messieurs; on roule les pelotes de fil, on tire l'aiguille : c'est la part des dames.

Et pourquoi? C'est qu'on a du sang dans les veines, qu'on a de la foi, de l'espérance, de la charité dans l'âme. On veut et on peut. On veut une cathedrale. On veut un Saint-Albert comme un petit Montmartre. Et on peut!

Nous ne sommes plus au temps où Mgr Grandin allait abattre les broussailles et les trembles pour alimenter les poêles en hiver. Nous ne sommes plus au temps où l'évêque, après sa messe, versait le contenu de la casserole sur un carré de papier,... c'était une soupe à l'orge qu'il mettait ensuite dehors pour la faire durcir et l'emporter plus aisément dans la poche de sa veste. A midi, il la faisait dégeler : c'etait son dîner.

— Hé! hé! Albertain! c'est de la légende!

— Vous avez beau jeu, la-bas, à croire aux légendes,

c'est-à-dire aux histoires pour amuser les petits enfants. Ici, on n'a guère envie d'inventer des fables quand on roule des cailloux ! C'est une légende, au sens latin.

— Mais c'est une révélation !

— Révélation ou non pour vous, c'est une banale vérité pour ceux qui ont souffert. Dans ce temps-là, on en fut réduit une fois à boulanger le son... et les Sœurs et les orphelins vécurent avec ça...

— Passe outre, Albertain, c'est terrible ta légende !...

— Soit ! je passe ! Mais quand on veut, on peut. Il a voulu, l'évêque,... et il a pu faire prospérer sa Mission. Et maintenant les grands de la terre, émerveillés à la vue de ses grandes œuvres, viennent lui rendre leurs hommages dans sa maison...

Jadis Attila fléchit à la vue de Léon le Grand, aujourd'hui ceux qui tiennent le sceptre temporel le baissent devant l'évêque qui porte le bâton pastoral.

L'histoire du présent avec une digression sur le passé est-elle assez courte ?

— Albertain ! écoute ! Que veux-tu dire par les grands de la terre ? Veux-tu parler du Délégué apostolique ?

— Dieu m'en garde ! Lui ne tient pas de sceptre temporel. Cinq ans passés, lord et lady Aberdeen, lui gouverneur du Canada pour Sa Majesté Britannique, elle digne compagne d'un noble représentant du pouvoir civil et royal, vinrent visiter l'évêque de Saint-Albert... Je n'en saurais dire davantage. Je n'y étais pas.

Au printemps de 1899, le gouvernement fédéral voulait faire des traités de paix avec les Indiens de la rivière Athabasca et de la rivière la Paix. Il demanda au R. P. Lacombe de faire partie de la commission pacifique. Le R. Père consentit, si son évêque permettait. Et l'évêque, interrogé, répondit par télégramme : « Va, ministre du Prince de paix ! »

Hier, c'était le 19 septembre 1900.

Son Excellence le gouverneur général, lord Minto, accompagné de lady Minto, venait visiter Mgr GRANDIN. Vers 11 heures, avant midi, ils quittaient leur train vice-royal et passaient à l'école publique d'Edmonton, où, dit le journal, on leur donna une cordiale réception. Elle fut courte en tout cas... Leurs Excellences accordèrent aux enfants un demi-congé... Et on dit, est-ce bien vrai? que les gamins crièrent : *Rah*, *rah*, *rah*, *rah!* en franchissant la clôture.

Vite, Leurs Excellences se rendirent à l'école catholique, où elles furent bien autrement reçues. Là on est chrétien, on se rappelle que : *Tout pouvoir vient de Dieu*, et on traite comme des mandataires de Dieu ceux qui sont revêtus du pouvoir civil.

Chants, compliments en prose et en vers, lus et récités, tout fut merveilleusement réussi... Les élèves ne franchirent pas la clôture en criant comme des corbeaux. On présenta un bouquet original, composé de cinq fleurs, chacune ayant une des lettres de MINTO au commencement de son nom; ainsi en français : *m* yosotis, *i* ris, *n* énuphar, *t* rèfle, *o* range. Les couvents du Nord-Ouest se sont acquis depuis longtemps une renommée sans égale chez nos frères séparés. On nous fait la guerre : être catholique, quel crime! Mais si nous partions, quels cris, quelles supplications!

Non loin du couvent se trouve une *Maternité* dirigée par des Religieuses que le R. P. LEDUC a été chercher à Montréal, au printemps. C'est une nouvelle institution que Son Excellence visita.

Quelques pas plus loin se dresse l'hôpital général,... maintenant il faut ajouter : « et catholique! ». Les protestants d'Edmonton ont pensé qu'il n'était pas suffisant, aussi ont-ils bâti un hôpital public,... ajoutez : « et pro-

testant », d'une valeur de 35 000 francs, alors que l'hôpital catholique en vaut cinq fois autant. Leurs Excellences ne visitèrent pas le *Public Hospital*, mais furent surprises de trouver si loin dans le Nord-Ouest un établissement si bien pourvu de tout ce qui est requis pour le soin des malades. C'est le *Catholic Hospital!*

Là encore, l'évêque a voulu et a pu.

Cette visite de Leurs Excellences aux institutions catholiques de Leducville (1) — soit dit entre nous — dura une heure. Un témoin immobile laissait planer un regard au-dessus du cortège et criait aux nobles visiteurs : « En visitant les œuvres de charité et d'éducation, fondées par les catholiques sans le secours du gouvernement et contre le gré de plusieurs citoyens influents... pensez au ciel! »

Le nouveau témoin est le beau clocher de 36 mètres qui orne l'église neuve en briques de Leducville.

Pendant que le cortège vice-royal galope vers Saint-Albert, disons que récemment Mgr GROUARD a donné au R. P. LEDUC 500 francs pour orner son église d'un vitrail... C'est gentil, c'est pieux! Dernièrement, un catholique de la paroisse a imité l'exemple du charitable évêque du Mackenzie. Demain, sans doute, on nous dira qu'un troisième, qu'un douzième vitrail a été donné. Il en faut seize...

Déjà le téléphone a parlé : « Gouverneur parti, sera chez vous à 2 heures. » A l'heure indiquée un léger nuage de poussière annonce les nobles visiteurs. Hélas, la poussière du chemin accompagne la gloire, sans doute pour faire penser que la gloire de la terre est vaine! Les cavaliers s'avancent, le canon tonne... les voici sur le pont... Les « tonnerres d'argent » saluent Leurs Excel-

(1) Leducville est le nom que les catholiques donnent à Edmonton, qui doit au R. P. LEDUC les établissements dont il est ici question.

lences. NN. SS. les évêques avec leur clergé et les notables s'avancent au-devant de lord et lady Minto. Le gouverneur était à cheval, costumé en *cowboy* du Nord-Ouest, habit jaune cendré, jambières de cuir, cravache longue, chapeau de feutre gris retenu par un lacet ou bride qui passe sur la nuque. Tout le monde est arrivé. L'escorte se range ; ce sont les soldats habillés de rouge, la carabine ou l'épée au poing.

Il est une autre escorte, ce sont les enfants de l'école du village, il n'ont ni carabine ni épée : les petites filles portent des couronnes et des habits aux couleurs voyantes ; les petits garçons, endimanchés, prennent de fières attitudes martiales. Dans les rangs de l'escorte sont les généraux de cette troupe charmante : les Sœurs Grises. Et, aux abords de l'évêché, prêts à envahir les couloirs et le perron, les fermiers venus en grand nombre, malgré le beau temps, si favorable pour la récolte.

Et les cloches bourdonnent toujours : Dieu sauve la reine ! dinn, din, don ! don ! don !

Mgr Grandin lit une adresse en français : hommage religieux du respect dû par tout citoyen au pouvoir civil, exposé simple de quelques revendications essentielles relatives à l'éducation et aux droits des catholiques français. Lady Minto a sa part ; c'est elle qui transmit au R. P. Lacombe une photographie de Sa Majesté la reine Victoria. S. A. R. la princesse Béatrice avait réclamé cette faveur pour notre grand missionnaire albertain. Les notables présentent aussi leurs adresses... Et l'on passe au salon. Surprise ! Attaché au mur est le portrait de Sa Majesté, sobrement encadré, mais accompagné d'un autographe de lady Minto qui en indique la provenance.

Voici la traduction de ce passage :

La reine a pris le plus vif intérêt à tout ce qu'elle a entendu dire du P. LACOMBE. Avec plaisir elle se rend à votre suggestion de lui donner un de ses portraits d'elle-même.

Je vous envoie, pour ce motif, une petite gravure, aujourd'hui, la reine a pensé que ça ferait mieux que sa photographie.

(Extrait d'une lettre de S. A. R. Beatrice à M. Minto, 24 janvier 1899.)

N'est-ce pas là une noble distinction !

— Oh ! je regrette de ne pouvoir saluer ici mon cher ami le P. LACOMBE, dit le gouverneur. Dites-le-lui !

Tout Canadien doit aimer le R. P. LACOMBE !

Vient le moment des agapes : l'évêque se place au milieu, ayant lord Minto à sa droite, lady Minto à sa gauche. Mgr LEGAL, en face de Mgr GRANDIN, occupe un nouveau centre, et les principaux personnages de l'escorte et de la suite sont rangés autour de la table avec les notables du lieu.

Le 19 septembre est le mercredi des Quatre-Temps. Monseigneur bénit la table... et on sert tout en maigre. Tout le monde fait maigre L'Albertain est là mordillant des macarons, et il pense à une malice. Ce sont des agapes fraternelles et officielles, comment se fait-il qu'on n'ait pas demandé au Pape dispense du maigre et permission de faire gras ? Oui ! un jour on a eu honte ! On a entendu dire et on a lu sur les journaux des vieux pays, que des catholiques s'étaient fait dispenser du maigre pour s'asseoir à des banquets officiels donnés le vendredi. Nous attendions plus de courage de tels catholiques.

Du réfectoire on se rend au séminaire. Chemin faisant :

— Pourquoi ces grosses pierres, monseigneur?

— Pour ma future cathédrale, madame.

— Vous voulez donc bâtir?

— Nous espérons le faire bientôt.

— Et cette maison en face, est-ce là votre séminaire ?

— Oui, madame, nous y allons. Voyez, les enfants se sont servis de leurs lignes de pêche pour attacher des drapeaux. Ils ont coupé l'herbe et bordé l'allée de pierres rondes. Ils sont peu nombreux, mais c'est un commencement.

Ici, quelques musiciens redisent l'air : « Dieu sauve la reine. » A l'intérieur, quatre modestes drapeaux pour tout décor et neuf chaises pour les nobles visiteurs. On présente une adresse de quinze lignes qui exprime la joie de l'enfance, l'humilité du personnel, la confiance en Dieu. Et, en sept langues, les élèves souhaitent à la reine : prospérité et salut. Au coin de l'adresse se trouve la figure du Bon Pasteur, emblème de la vocation des enfants. Pas de dessins, pas de dorures. Une seule inscription, sobre, écrite par chacun des enfants en sa propre langue et en latin.

Le journal annoncera demain que, dans la nouvelle institution, comprenant neuf élèves, on ne parle pas moins de sept langues.

— C'est charmant, monseigneur, vos enfants ! C'est curieux de voir si peu d'enfants représenter tant de nationalités...

Et on se met en marche vers le couvent.

— Madame, voici la première église de Saint-Albert. C'est ici, milord, où on a dit pendant longtemps la messe ; maintenant, c'est la sacristie. Entrons.

C'est une salle basse, en pièces équarries, éclairée par sept ouvertures de 16 décimètres carrés. Le P. Lacombe a travaillé à faire ça, il y a trente-cinq ans.

— Voici la cathédrale. Il y a vingt-cinq ans, c'était la merveille du pays. Tout le bois a été coupé, scié à la main. Il n'y avait pas de scie à vapeur alors dans le pays !

Nos Frères convers ont élevé la charpente. Nos Pères ont plafonné et couvert l'église. C'est un Père qui a fait l'autel, c'est un Frère qui a sculpté les anges; Pères et Frères ont dessiné et peint des bas-reliefs en imitation.

Les visiteurs hésitent en passant à côté du guéridon qui porte la petite lampe du sanctuaire et nous allons au couvent.

Belle réception encore... Tout de même, comme on fait bien les choses ici! Tous les enfants groupés chantent ce qu'ils savent de plus beau; on écoute pour ne rien perdre; on écoute encore bien mieux quand une petite métisse iroquoise-crise vient chanter, avec son accent tourangeau, les beaux couplets qu'elle comprend si bien :

Belle rose vient dans mon bouquet:
Mon beau bouquet, je te donnerai donc !...

Puis on rentre à l'évêché, les visiteurs sont enchantés. Quelqu'un de leur suite, peu tendre pour les écoles catholiques, laisse parler librement son âme : « Il faut venir chez vous pour être bien reçu. » Le journal ne dira pas cela demain, soyez-en sûrs ! Mais le carnet le dit ! Plus tard, on le rappellera ! Qui enseigne le catéchisme, enseigne aussi l'amour pratique de l'autorité.

Du haut de la colline, on aperçoit distinctement les évolutions du peloton de cavaliers. Ils suivent le chemin montant de l'évêché. Mais lord Minto a reconnu la vieille barbe grise. Ne serait-ce pas un de mes vieux amis? pense-t-il. Et une conversation s'engage entre le gouverneur et le R. P. VÉGREVILLE.

— Je me demandais si jamais je reverrais le Père à qui j'avais donné une lettre avec un sauf-conduit.

— Oui, c'était à Batoche ! Le bon Dieu m'a conservé.

C'était peut-être indiscret d'en entendre plus long. Cependant, ce peu suffit à prouver que la reconnaissance

honore les grands non moins que les petits. Il y a quinze ans, lors de la rébellion du Nord-Ouest, le R. P. Végreville rendit service au futur gouverneur général, alors officier dans l'armée coloniale. Celui-ci offre présentement ses hommages à un bienfaiteur.

— Adieu, monseigneur.

— Au revoir, milord! Encore, encore, venez nous voir! venez nous voir.

Les cloches sonnent à toute volée Les tonnerres d'argent du métis! Les chapeaux s'agitent. La voiture vice-royale ralentit son élan au pied de la colline et on salue l'évêque et son clergé, et le peuple de Saint-Albert assemblé.

Les cloches sonnent : « Bon peuple, ton évêque a été méprisé une fois! Ceux qui lui ont manqué sont oubliés aujourd'hui! »

Les cloches chantent: « Bon peuple, ton évêque t'a appris à honorer le pouvoir temporel! Et on vient honorer en lui le pouvoir spirituel. »

Les cloches carillonnent : « Il y a cinquante ans, bon peuple, ce lieu était ignoré. Il y a quarante ans, on y traçait une croix avec un bâton sur la neige. Il y a trente ans, on y jetait les fondements de la vieille cathédrale. »

Le cortège disparaît dans le lointain. Les cloches se taisent. Peuple, retourne à tes sillons, vends ton blé, mets de côté un gros sou, un dollar pour la prochaine quête.

Aide ton évêque et ton curé. Quand on veut, on peut.

Culerier, o. m. i.

Adresse de Mgr Grandin.

A Son Excellence le très honorable
sir Gilbert John Elliot Murray, Kynynmound,
comte de Minto, etc.,
gouverneur général du Canada.

EXCELLENCE,

Je commence par remercier Votre Seigneurie d'avoir daigné venir jusqu'à nous. Sans doute la plupart des citoyens qui sont si heureux de vous voir ici se seraient fait un devoir d'aller saluer Votre Excellence à Edmonton et de lui présenter leurs hommages ; mais ils n'auraient point été satisfaits comme ils le sont en vous voyant au milieu d'eux. Comme moi, ils comprennent que vous êtes venu pour nous. Sujets de notre Gracieuse Souveraine, nous lui sommes d'autant plus sincèrement dévoués et loyaux, que nous savons que toute autorité vient de Dieu, et par là même nous regardons Sa Majesté et ses représentants comme les délégués de Dieu dans l'ordre temporel. Ainsi notre loyauté est d'autant plus élevée, notre fidélité d'autant plus sincère qu'elle a Dieu pour principe et pour fin.

Excellence, le plus grand nombre de ceux qui sont venus saluer ici Votre Seigneurie, après s'être expatriés aux Etats-Unis, sont venus avec bonheur dans notre Nord-Ouest, convaincus qu'ils y retrouveraient, comme dans le reste du Canada, leurs libertés religieuses et scolaires aussi bien que leur langue, respectées et protégées. Ils ont éprouvé une cruelle déception, mais ne peuvent désespérer que justice leur soit rendue. Ils tiennent d'autant plus fortement à ce que leurs enfants conservent la langue de leur mère et que pour cela on la leur enseigne

dans les écoles, qu'ils constatent sur ce point l'opposition systématique de nos gouvernants.

Lors de l'annexion de notre territoire au Canada, nous étions la majorité. Nous sommes, je puis l'affirmer, les premiers colons du pays, et ce sont surtout les métis, descendants des Canadiens français par leurs pères, qui, avec l'aide de leurs missionnaires, ont rendu le pays habitable et colonisable. Nous sommes donc, en réalité, les aînés parmi les sujets de Sa Majesté. Nous ne demandons pas que les nouveaux venus soient moins libres que nous, mais il n'est que juste que nous le soyons autant qu'eux. Je supplie donc Votre Excellence d'intervenir pour cela, le bien-être général et la paix du pays le demandent.

A Son Excellence Lady Minto.

MADAME,

J'ai aussi à remercier Votre Excellence de l'honneur que vous nous faites en venant nous visiter. Déjà le R. P. LACOMBE, mon dévoué vicaire général, a reçu une grande faveur par l'entremise de Votre Excellence : c'est le portrait que notre Gracieuse Souveraine a bien voulu elle-même lui envoyer. Il orne aujourd'hui mon salon, et nous y voyons avec plaisir votre signature, certifiant sa haute et noble provenance. Tous, évêques et missionnaires du diocèse de Saint-Albert, nous partageons la reconnaissance du R. P. LACOMBE, et voyons dans ce que vous avez fait pour lui une grande preuve de sympathie dont nous sommes tous heureux et honorés.

† VITAL J. GRANDIN, O. M. I.
Évêque de Saint-Albert.

Au nom de son digne coadjuteur, de tous les missionnaires et congrégations religieuses et au nom de tous les catholiques du diocèse de Saint-Albert.

Dans la même circonstance, Sa Grandeur Mgr Grandin remit au gouverneur général du Canada le mémoire suivant :

A Son Excellence le très honorable
sir Gilbert John Elliot Murray, Kynynmound,
comte de Minto, etc.,
gouverneur général du Canada.

Excellence,

Dans l'adresse que j'ai eu l'honneur de présenter à Votre Seigneurie, j'ai cru devoir m'abstenir de certaines communications par trop intimes, ou plutôt par trop pénibles, pour vous être adressées publiquement, dans une circonstance solennelle, où la joie, la reconnaissance et le bonheur devaient seuls paraître. Cependant, il me semble que le devoir de ma charge m'oblige à profiter du passage de Votre Excellence pour lui communiquer certains griefs dont nous souffrons, contre lesquels depuis longtemps nous réclamons en vain, sans pouvoir obtenir justice. J'espère que Votre Seigneurie voudra bien entendre les observations d'un vieil évêque, le plus ancien comme évêque de tout l'épiscopat canadien, qui a passé près d'un demi-siècle dans ce Nord-Ouest encore fermé à la civilisation, et qui, pour y rendre possible cette civilisation chrétienne, a enduré des souffrances de tout genre, qui seraient à peine croyables aujourd'hui. Et je ne donne pas cette note comme un signe qui m'est particulier, tous les vieux, tous les vieux missionnaires du Manitoba et du Nord-Ouest peuvent certifier que je n'exagère rien ; ils ont eux aussi subi les mêmes épreuves et beaucoup sont morts à la peine.

Comme j'avais l'honneur de vous le dire dans mon adresse, appuyés sur les Saintes Ecritures, nous croyons et professons que toute autorité vient de Dieu,

nous savons de même source qu'aucune autorité ne peut être divisée contre elle-même ; si donc il arrivait que quelqu'un de nos gouvernants voulût nous astreindre à ce que les lois de Dieu ou de l'Eglise nous défendent, nous serions obligés de lui résister en face et de lui dire : *Si justum est, in conspectu Dei, vos potius audire quam Deum, judicate.* Je ne crains point semblable aberration de Sa Majesté ni de Votre Excellence, mais un esprit que je puis appeler *l'esprit du temps*, qui semble atteindre et empoisonner tous les gouvernements, qui nous menace même dans notre jeune pays, ne peut moins faire que de m'inquiéter et de m'épouvanter même. Avant d'avouer ouvertement qu'on veut se séparer de Dieu et de sa loi sainte, on commence dans la pratique par ne plus en tenir aucun compte. On veut, par exemple, nous imposer ce qu'on appelle des *unsectarion schools*. Nous, Excellence, nous entendons par là : écoles sans Dieu, sans foi, sans religion et sans prières. L'expérience nous fait trop voir à quoi aboutissent ces écoles dans les pays où ce système est adopté. Je redoute ces écoles pour les familles, je les redoute pour les enfants, je les redoute surtout pour un pays nouveau comme le nôtre, peuplé en partie de pauvres Indiens qui ne sont pas encore tous chrétiens, d'étrangers venus de partout, dont beaucoup ont reçu leur éducation dans de semblables écoles et qui se vantent de n'appartenir à aucune église, à aucune religion. Si je crains de telles écoles pour nous, j'affirme que les rois et tous les gouvernements honnêtes qui ont à cœur le bonheur des peuples qu'ils gouvernent doivent encore les craindre davantage. Et cependant, chose incompréhensible, il s'en trouve qui les favorisent.

On parle de transformer notre Nord-Ouest en provinces; il pourrait se faire, en effet, que ce fût avantageux. Ce-

pendant, constatant ce qui se passe au Manitoba, je ne puis que redouter ces changements. Déjà, bien que nous n'ayons qu'un gouvernement que je puis appeler provisoire, on le laisse, malgré nos droits, diminuer autant que possible, en attendant qu'il la fasse disparaître entièrement, toute instruction religieuse dans nos écoles, et nous imposer des livres d'où toute idée religieuse est bannie. Notre langue, bien que la constitution nous en garantisse l'usage, est à peine tolérée dans nos écoles ; on nous impose des programmes tellement chargés que les maîtres et les maîtresses sont obligés de négliger l'enseignement du français, et alors les parents et les commissaires d'écoles eux-mêmes se plaignent et obligent à consacrer plus de temps à l'enseignement du français. Malheureusement les inspecteurs qu'on nous donne n'en savent pas un mot et ne tiennent aucun compte de la condition de nos enfants. Il est tout naturel que des enfants qui, dans leur famille, ne parlent que le français ne puissent pas parler et écrire l'anglais correctement comme les enfants dont cette langue est celle de leur mère, et cependant, pour cette raison, nos écoles sont taxées d'infériorité. N'est-ce pas humiliant ? Voilà un inspecteur qui ne sait pas dire deux mots dans une autre langue que celle de sa mère, et parce que ces enfants ne peuvent répondre à certaines questions d'histoire naturelle ou d'astronomie, il ose les taxer d'ignorance, et il n'est pas un seul de ces enfants qui, après quelque temps de fréquentation de nos écoles, ne puisse parler assez correctement le français et l'anglais, et souvent une troisième langue, car tous ceux qui fréquentent nos écoles ne sont pas exclusivement Canadiens français ou irlandais.

Malgré toutes nos démarches, plaintes et supplications, il nous a été impossible d'obtenir un inspecteur

catholique et parlant français. On a osé nous dire que nous n'en avions pas de capables. On a présenté des sujets dont on ne pouvait nier la capacité, et ils ont été refusés comme les autres. C'est un parti pris et arrêté, et le gouvernement fédéral laisse faire. Si nous formons une ou plusieurs provinces, nos gouvernants se croyant plus puissants oseront encore davantage, et qui nous protégera ?

J'ose donc m'adresser à Votre Excellence et par elle à Sa Majesté elle-même, car nous le constatons, pour nos gouvernants, nous n'existons pas ; s'ils nous voient, c'est pour nier nos droits.

J'ajoute que notre population, qui se multiple et sent sa force, se fatigue de se voir ainsi méprisée et humiliée. Je sais qu'à l'occasion d'une de leurs fêtes patriotiques, nos gens ont dans un banquet montré une grande excitation, et, ce qui me fait peine, ne m'en ont rien dit parce qu'ils se doutaient évidemment de ma désapprobation. Sans doute le gouvernement peut être tranquille ; il lui serait facile de maintenir une minorité dans l'ordre. Il n'aurait pas même lieu de craindre si nous étions la majorité. Notre histoire aussi bien que notre foi prouvent que nous sommes loyaux malgré tout. Mais qui peut prévoir tous les effets et les conséquences de l'excitation ? On peut bien supposer que, parmi tous ces étrangers qui peuplent le Nord-Ouest, il en est qui ne sont pas absolument satisfaits ; il est facile de soulever une population mécontente. J'admets qu'on la réduira sans difficulté. Mais n'est-ce pas déjà bien pénible d'être dans la nécessité de la réduire lorsqu'il serait si facile d'éviter le mal.

C'est donc autant l'intérêt du gouvernement que celui de ses administrés de faire cesser toute injustice et de s'attacher ainsi une population honnête, qu'on peut

trouver *entêtée* parce qu'elle tient absolument à sa foi et à sa langue. Puisse-t-elle ne pas avoir d'autres défauts !

De Votre Excellence le très humble et dévoué serviteur en J. C.

† VITAL J., O. M. I.
Évêque de Saint-Albert.

Saint-Albert, 18 septembre 1900.

VISITE DU DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE, Mgr FALCONIO, A SAINT-ALBERT.

RÉCIT DU P. CULERIER. — ADRESSE ET MÉMOIRE DE Mgr GRANDIN

— Père RÉMAS, comment vous portez-vous ce matin ?

— Oh ! vous êtes heureux, vous, blanc-bec... Ce mauvais temps de neige, de vent, de dégel, de boue, m'a mis à l'envers !

— Allons ! venez donc voir les belles inscriptions qu'on a mises dehors ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? je n'ai pas mes lunettes.

— Sur la porte de l'évêché, on a mis en latin : *Vivat Pontifex noster Leo XIII;* là-bas, c'est : *Benedictus qui venit in nomine Domini !*

— Qu'est-ce que cette grande affaire rouge sur le séminaire ?

— Nos hommages et nos vœux à notre illustre délégué apostolique !

— Et tous ces petits arbres ? Pourquoi faire ?

— Pour marquer les limites de la future cathédrale. Hier, on a mis des pierres sur la neige. Mais ce n'est pas beau. Depuis, on a planté de petites épinettes ; cinquante en tout, et l'on a décoré l'enceinte avec des bannières pontificales.

— Ah ! jeunesse ! va ! que c'est heureux de pouvoir courir, jaser, et faire de belles choses !

— Hé ! hé ! mon père. Ce n'est rien qu'une fois dans un siècle qu'on voit le délégué apostolique ! Ce jour-là, on sort tout ce qu'on a de plus beau... Tenez, rentrez, car les coups de canon vont vous casser les oreilles.

Cela se passait à Saint-Albert, le 6 octobre dernier, vers 10 heures du matin. Tous les preparatifs de la réception touchaient à leur fin. On venait d'apporter deux enclumes que l'on chargeait de poudre pour signaler la venue du cortège de Son Excellence Mgr Falconio. Les curieux se passaient une longue-vue pour mieux voir. On comptait les minutes avec anxiété, car deux heures s'étaient presque écoulées depuis le départ d'Edmonton. Il est vrai, le chemin était un vrai trou de boue. La pluie, la neige, le soleil, la neige encore, le dégel avaient tout gâté. On avançait lentement. Son Excellence arrive enfin. Il faut enlever la boue qui souille les habits et se préparer pour la cérémonie qui doit avoir lieu à l'église.

Au nombre des nouveaux venus sont NN. SS. GRANDIN et PASCAL. Celui-là attendait Son Excellence à Calgary; celui-ci l'accompagnait depuis Saint-Boniface.

Après la cérémonie religieuse, on descend au réfectoire. On conte des histoires comme celles-ci :

— On dit, Excellence, que Mgr GRANDIN peut faire le beau temps. Mais aujourd'hui, il ne s'est pas mis en frais. Les chemins sont épouvantables !

— Vraiment, il est bien nécessaire que le soleil sèche la route !

— Quand Mgr GRANDIN était au lac Athabaska, il faisait mieux encore !

— Que faisait-il ?

— Les sauvages racontent qu'un jour de tempête, ils

traversaient le lac avec lui. Les vagues les jetèrent sur la rive. Alors, Monseigneur monta sur une grosse roche, et parla au lac avec son petit livre. Le lac devint tranquille. Mais, ajoute Mgr PASCAL, quelques années plus tard je le traversais avec les mêmes sauvages, et le lac était mauvais. Ils se rappelèrent le fait et dirent en concluant : « On voit bien que toi, Père, tu ne vaux pas Mgr GRANDIN. S'il était avec nous, le lac ne serait pas mauvais comme il est. »

A quelque distance, à une autre table, on rappelle que le P. RÉMAS a obtenu, un jour, une faveur signalée sur le lac Sainte-Anne. Il voguait en canot avec des métis. Un vent violent surprit les voyageurs. Le canot se remplissait. Dans un élan de foi, le P. RÉMAS s'agenouilla dans le canot, et plongeant d'une main sa croix dans l'eau, élevant l'autre main vers le ciel, il demanda et obtint d'être délivres du danger.

Ces histoires ne sont pas des miracles, mais des interventions providentielles. Ça sert de prier !

Dans la soirée du samedi, il y eut une séance récréative au couvent des Sœurs. Les Sœurs ont le secret des belles choses ! Des anges apparurent sur la scène et firent le compliment. Tout cela est fort joli ! Plusieurs ont dû rêver aux anges durant la nuit. On remarqua le bataillon pontifical, habillé de blanc et de jaune.

Le dimanche ! Ah ! c'est le grand jour !

La vieille cathédrale se remplit de bonne heure. On trouve à peine de la place dans le sanctuaire. C'est un signe de l'insuffisance de la bonne vieille église. L'office est des plus pieux et des plus solennels. A la fin de la messe, Mgr GRANDIN s'avance pour donner lecture d'une adresse où est exprimé l'attachement des évêques et du clergé au trône pontifical. Mgr GRANDIN s'excuse de ne pouvoir achever la lecture du travail, et Mgr LEGAL, en

son nom, s'avance et la termine. Les gens écoutaient bien ! C'était un sommaire historique des progrès du catholicisme en Alberta, depuis quarante ans. L'année 1900 offre les œuvres suivantes : ouverture du séminaire, ouverture de l'église de Mac-Leod, achèvement de l'église d'Edmonton, fondation de la Maternité à Edmonton, nouvelles salles de classe à l'école de Saint-Albert, nouvelle église bâtie par le R. P. H. Grandin. On annonce, pour l'année prochaine, l'arrivée d'une congrégation de Frères enseignants, l'arrivée des disciples de Saint-Norbert pour la colonie de Saint-Paul-des-Métis, l'arrivée de religieux sachant le slave pour les catholiques polono-galiciens. Voilà donc un bel inventaire d'œuvres diocésaines. Les notables s'avancent au nom de la masse des fidèles immobiles dans la nef. On entend la voix d'enfants aimants, soumis, confiants et aimés. Ils recourent au délégué du Très Saint Père, pour obtenir justice des maux dont ils souffrent : « Nous sommes blessés dans notre conscience : nous voulons donner à nos enfants une éducation catholique, et nous n'avons pas toute la liberté voulue. Nos droits sont limités. Nous voulons avoir ce que nos frères séparés de la province de Québec ont chez nos concitoyens catholiques. »

Dans sa réponse, Son Excellence redit que les travaux de Mgr Grandin sont bien connus à Rome. Toute la thèse de la primauté de saint Pierre est élaborée devant nous. C'était grand ! C'était touchant ! On sentait une force nouvelle qui pénétrait nos âmes. Tout contribuait à captiver notre religieuse attention : celui qui nous parlait, revêtu d'une si haute autorité, le sujet rappelé à notre amour, la majesté du lieu, et aussi, faut-il l'avouer, l'accent romain qui accompagnait la diction en anglais et en français. On ne pouvait mieux nous faire

comprendre que nous entendions le Pape dans son envoyé.

Grande était l'assistance à la messe; grande aussi fut l'assistance aux vêpres. Le mot *vêpres* est resté, bien que rien des vêpres ne parût. Son Excellence procéda à la bénédiction de la première pierre de la future cathédrale. Le temps s'était radouci, la neige fondait, mais c'était boueux. Chemin faisant, Son Excellence perdit ses claques. C'était un désagrément. C'est une image des désagréments qui sont réservés aux constructeurs de la cathédrale future. La bénédiction du Très Saint Sacrement fut la conclusion du programme religieux de la journée.

Des curieux faisaient groupe autour de la pierre.

— Pourquoi cette excavation au milieu de la pierre?

— C'est la place du document !

— Qu'a-t-on écrit dans ce document ?

— Les initiales V. J. C. S. des mots latins qui se traduisent en français par : vive Jésus-Christ Sauveur. Les initiales grecques, qui accolées donnent le mot ιχθυς (poisson). On a dessiné au sommet de la feuille un poisson : ce qui rappelle l'Esturgeon, notre rivière !

— Et ces images sur le devant de la pierre, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il y a une croix, parce que nous sommes chrétiens. Il y a le chiffre 1900, parce que c'est l'année sainte; c'est la date. Il y a une mitre, parce que ce sera l'église de l'évêque. Il y a deux clefs, parce que le délégué du Pape bénit la pierre. Il y a O. M. I., parce que ce sont les Oblats qui ont évangélisé le pays.

— Voilà donc une pierre qui signifie bien des choses. On va mettre une lettre dans ce trou en haut. Et toutes ces images veulent dire tant d'affaires !

— Si le R. P. Lacombe, il y a bientôt quarante ans,

avait pu entendre l'ange tutélaire de Saint-Albert lui annoncer tout ce que l'avenir a dévoilé depuis, il eût été le plus incrédule des apôtres, un nouveau Didyme Albertain.

— Mais ce document, avec tant d'initiales et le poisson ! Ça m'inquiète ?

— Ecoute, mon ami, c'est un grand papier où l'on a écrit en latin le nom du Pape et son âge ; le nom de la reine et son âge, le nom du délégué, le nom du gouverneur général, le nom du gouverneur des territoires, les noms de NN. SS. les évêques, le nom du T. R. P. Général des Oblats... A la fin, on dit que cette pierre exprimera la foi, l'espérance, l'amour des catholiques du pays, et témoignera de leur affection et de leur attachement au Pape.

Il est impossible de reproduire les commentaires faits au sujet de Son Excellence. Tous se résument en ces mots : « On n'a jamais rien vu ni entendu de pareil. Ça fait plaisir de se sentir catholique : on se croirait enveloppé par l'air du paradis ; ce n'est pas comme de coutume, il y a quelque chose de plus divin au-dessus et autour de nous. »

Dès 6 h. 30 la grande salle du séminaire commençait à se remplir.

— Vous venez de bonne heure ?

— Nous voulons nos places !

A 7 heures, la salle était remplie. La séance ne devait commencer qu'à 7 h. 30. Le P. CULERIER monte sur l'avant-scène et annonce la représentation de la chute du cardinal Wolsey, ministre de Henri VIII. On explique un peu à l'avance pour que l'auditoire, étranger aux scènes tragiques, puisse comprendre. C'est l'occasion de condamner l'action de Henri VIII, de rappeler la doctrine de l'Eglise, et de montrer dans le cardinal

ministre, malgré ses fautes, un enfant dévoué de l'Eglise. A 7 h. 30 le clergé arrive. Nul programme à distribuer. On a écrit sur deux tableaux noirs les principaux sujets de la séance récréative.

Il y a de remarquable, parce que c'est nouveau, un dialogue en latin. Ici on prononce le latin, autant que possible, comme à Rome. Autrement nous devrions admettre *six jargons* différents de latin ; ce qui serait un odieux mépris de la langue de l'Eglise. De même que nous cherchons à reproduire de notre mieux la prononciation anglaise de la reine, de même aussi nous nous efforçons de nous rapprocher de la prononciation latine du Pape. C'est un signe d'unité, unité de langue, unité de prononciation ; la langue *une* appartient à l'Eglise *une*. L'adresse aussi en latin était significative. Nous avions besoin d'une délégation apostolique en Canada. Pourquoi ? — Parce que nous sommes loin de Rome. — Parce que le clergé doit être inébranlablement attaché à Rome ; si peu de prêtres peuvent aller à Rome y puiser un amour ardent pour le Pape, ils le feront ici auprès du délégué du Pape ; — parce que, vivant dans un pays mixte, au milieu des protestants, nous avons besoin d'un guide éclairé qui nous rappelle la vraie foi, pure de toute poussière d'opinion tant soit peu fausse ; — parce que la délégation apostolique est le couronnement, le complément de la hiérarchie catholique en Canada ! Le programme récréatif se déroule ensuite durant une heure. Six langues vivantes y paraissent, le latin complète la série de sept. Huit enfants, entrés au séminaire depuis le 25 janvier 1900, font la comédie en sept langues. Voilà ce que tout le monde trouve extraordinaire. Toute l'assistance frémit de bonheur, car cette jeunesse respire une énergie surprenante. Ces enfants, ça n'a peur de rien. Si, dans vingt-cinq ans, quand on

fera le jubilé de la future cathédrale, on revoit les mêmes enfants, prêtres du Seigneur, se presser autour d'un autre délégué du Pape, et rappeler à la foule réunie de tous les coins du diocèse les merveilles opérées en Alberta ; si cela se fait dans les sept mêmes langues : latin, français, anglais, cris, allemand, polonais, bas-russe... on se croira à une nouvelle Pentecôte...

Le bon Dieu a déjà laissé entrevoir qu'il veut un séminaire à Saint-Albert, un séminaire vraiment fécond. Les besoins de plus en plus pressants du diocèse affirment l'absolue nécessité d'une œuvre de recrutement sacerdotal. Tous les visiteurs, particuliers et officiels, hommes d'affaires et hommes de gouvernement, ne peuvent visiter l'Alberta nord, sans venir à Saint-Albert. Saint-Albert n'est pas un foyer commercial ou industriel, mais c'est un foyer spirituel vivifiant, dont l'influence rayonne déjà au loin. Le séminaire a réveillé l'attention publique, lors de la visite de Son Excellence le gouverneur général, lord Minto. Plus récemment il réveille l'attention des catholiques du pays et de tout le Canada. L'heure est venue où des masses populaires, longtemps retenues dans les limites de leur province de Québec, vont enfin comprendre que l'avenir est dans l'Ouest canadien. Il y a trois cents ans, le surplus des provinces françaises, limitrophes de la Manche et de l'Atlantique, est venu fonder la colonie québecoise. Il n'y a que dix ans, le mouvement d'immigration vers Saint-Albert commençait. On parle de nous donner un chemin de fer, et nous allons grandir matériellement. Mais avant tout cela nous grandissons en influence morale.

— Visitons donc le séminaire un peu.

— Volontiers !

— Mais ça n'a pas l'air aussi misérable qu'on nous disait !

— Je pense bien : tous les murs sont revêtus de banderoles rouges, bleues, jaunes, il y a trois douzaines de pavillons et le théâtre est monté. Mais revenez demain.

— Bien, demain, sans faute !

Et le visiteur s'éloigne en nous souhaitant des succès et un séminaire monumental capable de contenir 100 grands séminaristes et 200 petits séminaristes. Aujourd'hui, nous sommes loin de là, il n'y a que 2 grands séminaristes et 8 petits séminaristes.

Oh ! des souhaits !! Le père Culerier en a enregistré dix-sept dans son carnet ! Mais il veut autre chose...

— Quand on travaille à élever des prêtres, on ne fait pas du commerce, on ne se soucie pas des livres de banque ; on se soucie du manger, du vêtir ; on se soucie des classes, de la trempe spirituelle, et on attend les années qui conduisent la jeunesse au sacerdoce. Il nous faut des prêtres qui aient du sang dans les veines et soient de bons *débrouillards*, des gens actifs, courageux. Ça, nous commençons à l'avoir. Il y a six jours, tout le monde s'est mis à arracher les patates, tout le monde sait aussi les planter. On apprend à se tirer d'affaire... C'est là un des éléments de la prospérité morale. Notre-Seigneur a travaillé de ses mains avant de prêcher. Saint Paul vivait de son travail tout en prêchant. Nos élèves font et feront la même chose. Quand de nouvelles nécessités s'imposèrent pour l'Eglise, l'Eglise trouva des bienfaiteurs qui mirent ses membres à l'abri des soucis temporels, et ils purent vaquer plus librement à leurs devoirs spirituels. Le séminaire aussi verra luire le jour où ses bienfaiteurs sortiront de l'ombre. A présent, nous nous efforçons de mériter l'apparition des bienfaiteurs par notre conformité à la volonté de Dieu.

Ces réflexions furent échangées durant les journées du 7 et du 8 octobre. Son Excellence était le témoin de

nos travaux et de nos espérances. Elle daigna les bénir. Et quand les cloches sonnèrent et que le canon jeta aux quatre vents son bang ! bang !... on disait encore :

— Père Rémas ! Comment vous portez-vous ce matin ?

— Oh ! quelle grande bénédiction le bon Dieu a donnée au pays !

— Mais êtes-vous bien ? Êtes-vous content ?

— Oui, content !

— Et quand, il y a quarante ans, vous vous rendiez à pied du lac Sainte-Anne à Edmonton, en pleurant, comme vous nous l'avez raconté...

— Oh ! ne dites pas ça...

— Les choses vraies doivent se dire parfois ! Vous avez semé dans les larmes ! Vous m'avez raconté ça, un matin du mois de janvier, quand on ouvrait le séminaire. Il faut que les petits élèves du séminaire sachent ce que les premiers missionnaires ont fait et souffert...

Les cloches se turent. Les voitures gravissaient la montée de la route d'Edmonton. On rentra chacun à son poste. A l'examen particulier, on redit avec plus de ferveur que de coutume :

Oremus pro Pontifice nostro Leone.

Culerier.

Adresse de Mgr Grandin.

A Son Excellence Monseigneur Diomède Falconio, archevêque de Larisse, délégué apostolique au Canada.

Benedictus qui venit in nomine Domini.

Excellence Révérendissime,

Il y a quelques jours, nous avions l'honneur de recevoir un très noble personnage, venant à nous au nom de

Sa Majesté notre Gracieuse Souveraine. Nous lui disions, en lui souhaitant la bienvenue, le respect que nous portons à l'autorité, parce que, toute autorité venant de Dieu, nous entrevoyons la majesté divine dans les personnes qui en sont revêtues. Mais vous, Excellence, c'est au nom du Pape infaillible, au nom du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre que vous venez à nous. Ce n'est pas seulement avec respect, mais avec dévotion, que nous vous recevons; car nous voyons en vous l'homme de Sa Sainteté, l'homme de Dieu. C'est donc avec foi et piété que nous vous saluons par ces paroles : *Benedictus qui venit in nomine Domini!* Oui, Monseigneur, soyez béni de venir visiter de pauvres exilés, dont la vie n'est autre chose qu'un long et pénible chemin de croix. Nous avons toujours regardé comme une bénédiction les visites que nous recevons parfois de nos Supérieurs religieux. C'est la première qui nous est faite au nom de Sa Sainteté, je ne puis vous dire combien tous nous l'apprécions.

Excellence, j'ai entendu une fois, à Montréal, d'anciens zouaves du Pape chanter devant moi une chanson par laquelle ils excitaient leur courage quand ils étaient sous les armes. « En avant ! mes braves, » faisaient-ils dire à leur commandant. « En avant ! le Pape vous regarde ! » Je voudrais, moi aussi, que le délégué du Pape nous regardât tous et qu'il pût nous faire voir au Pape pour qu'Il daignât regarder à son tour et bénir ces familles religieuses qui font tant et de si grands sacrifices pour étendre le règne de Dieu dans le pays, sa bénédiction les rendrait heureuses, les ferait prospérer et grandir pour travailler avec plus d'efficacité encore à la gloire de Dieu ; pour qu'Il daignât bénir aussi ces associations diverses qui nous aident par des secours temporels indispensables et toujours insuffisants. Ce serait le moyen de m'aider à payer un peu ma dette de reconnaissance en-

vers tous ceux sans lesquels nous ne pouvons absolument rien.

Il y a une autre chose que nous avons sur le cœur, c'est de ne pouvoir, comme la plupart de nos frères dans l'épiscopat, rien faire absolument pour notre Père persécuté, lui aussi, réduit à la pauvreté. Veuillez lui dire cependant, Excellence, combien nous l'aimons, que tous nous prions pour Lui, même nos petits enfants, que nous le remercions surtout de vous avoir envoyé vers nous, de se rapprocher de nous par son délégué, que nous aimons et respectons comme l'homme de sa confiance. Veuillez nous bénir tous de sa part, bénir le diocèse tout entier et ceux qui y travaillent, bénir cet embryon de séminaire que je suis si heureux de voir, avant de mourir, si modeste qu'il soit. Puisse-t-il, par votre bénédiction, procurer, avec le temps, des prêtres selon le cœur de Dieu! C'est alors, je crois, que nous pourrons dire que le règne de Dieu est arrivé parmi nous.

De Votre Excellence, le très humble et reconnaissant serviteur en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

J. Vital, o. m. i.
Évêque de Saint-Albert.

En son nom propre et au nom de tous ses frères en religion et surtout de son bien-aimé coadjuteur, de tous ses missionnaires séculiers et réguliers et de toutes les congrégations religieuses et catholiques du diocèse.

Mémoire

A Son Excellence Monseigneur Diomède Falconio, archevêque de Larisse, délégue apostolique au Canada.

Excellence révérendissime,

Je n'ai pu, dans la simple adresse que je viens de vous lire, vous faire connaître notre position suivant mes dé-

sirs. Je reviens donc à la charge et vous prie d'excuser ma trop grande liberté.

La grande difficulté de nos Missions a toujours été, mais dans le principe surtout, l'isolement; nous ne pouvions écrire que deux fois par an à nos supérieurs. Il nous fallait donc, le plus souvent, prendre nous-mêmes nos décisions, car nous devions attendre une année entière pour avoir une réponse à nos demandes. En 1863, me trouvant au Mackenzie comme coadjuteur de Saint-Boniface et administrateur au nom du révérendissime titulaire, je profitais au moins des rares occasions pour lui ouvrir mon cœur. Répondant à une de mes lettres, ce digne prélat me disait : «Je comprends toutes vos peines et les partage. Une chose cependant qui doit nous consoler l'un et l'autre, c'est que nous ne pouvons douter que Dieu ne soit avec nous et n'agisse avec nous. Rappelez-vous donc ce qu'étaient le pays et les sauvages quand nous sommes arrivés. En voyant les changements qui se sont opérés, pouvons-nous douter de l'action de Dieu ?» Oui, Excellence, nous faisions l'œuvre de Dieu ou plutôt Dieu faisait et fait encore son œuvre par nous. Mais nous sentions tant la fatigue, que pour voir et reconnaître l'action divine, il nous fallait réfléchir et regarder en arrière.

Il y a moins de soixante ans, Dieu n'était pas connu dans cet immense territoire, qui n'était habité que par des tribus barbares, se faisant la guerre entre elles et ne reconnaissant d'autres lois que celles de la force. Ces sauvages avaient une religion ; mais, suivant leur expression, elle ne rendait pas le *cœur fort*. Les quelques blancs faisant le commerce n'avaient d'autre but que de s'enrichir , la moralisation des sauvages était le moindre de leurs soucis. Ce fut pourtant par eux qu'il nous fut possible de pénétrer auprès de ces tribus. Mais les

transports étaient si dispendieux et si difficiles que nous devions nous contenter du strict nécessaire. En 1858, il se fit une espèce de conjuration contre nous au Mackenzie; on espérait pouvoir nous éloigner en appelant des ministres protestants. MM. les commerçants comblèrent, bien entendu, ces derniers de leur faveur et suscitèrent bien des ennuis aux quelques missionnaires catholiques, supposant qu'ils viendraient à bout de les décourager. Ce fut alors qu'en 1861 je dus, jeune évêque, prendre la direction de cette immense partie du diocèse de Saint-Boniface. Le chef commerçant du district, qui était aussi magistrat du pays, osa bien me porter un défi, me disant que nous n'étions pas assez riches pour leur tenir tête. « Monsieur, lui répondis-je, dans le pays, la richesse ne suffit pas, il faut savoir surtout s'en passer. » C'est qu'en effet, le travail des mains et nos privations étaient, à défaut d'argent, nos principales ressources. Déjà, malgré notre pauvreté, les dignes Sœurs Grises de Montréal étaient venues à notre secours; elles avaient, outre l'établissement de Saint-Albert, deux établissements dans le Nord-Ouest, et nous prenions les moyens de les appeler aussi au Mackenzie, où elles sont maintenant depuis longtemps; c'était le voyage qui alors était surtout difficile et même dangereux. Bientôt le Mackenzie fut érigé en vicariat apostolique, et enfin, en 1871, Saint-Boniface devint église métropolitaine et Saint-Albert fut érigé en diocèse régulier. C'est alors que de nouveaux besoins se firent sentir; il nous fallut songer à avoir des pensionnats, ce qui n'était pas l'œuvre des Sœurs Grises. Je frappai en vain à bien des portes, des religieuses seraient venues à notre secours si j'avais pu répondre à leurs désirs. Enfin, la Providence se montra : la révérende Mère Petit, supérieure générale des Fidèles Compagnes de Jésus, m'écrivait de Sainte-Anne-d'Auray, en

France : « Monseigneur, vous demandez un sacrifice, nous le ferons. » Toutes les maisons de la Société se cotisèrent pour fournir aux frais de voyage et d'établissement de ces dévouées auxiliaires, qui, elles aussi, surent se montrer à la hauteur de la position, malgré bien des déboires qu'elles eurent à essuyer. Plus tard, il nous fallut des religieuses pour les petites écoles sauvages, les Sœurs de l'Assomption de Nicolet acceptèrent la charge avec le plus grand dévouement. Les Sœurs Grises de Nicolet vinrent ensuite ; tout dernièrement, celles de la Providence de Montréal sont venues avec la même générosité *in tempore opportuno*. Puis de nouveaux besoins se faisant sentir, il nous faut avoir recours à de nouveaux dévouements. Ce sont les Sœurs de la Miséricorde qui acceptent la position précaire que nous leur offrons : de pauvres baraques que nous réparons le mieux possible, et nous leur disons : « Tâchez, autant que possible, de vous passer de nous, sans pourtant trop souffrir. Si le nécessaire vous manque, dites-le-nous, et nous ferons ce que nous pourrons pour vous le procurer. » Elles et nous comptons sur la Providence.

Que dirai-je des Oblats, qui, depuis 1845, sont dans le pays? Mgr Provencher, le premier évêque de Saint-Boniface, après avoir reçu deux sujets de cette Société, toute jeune encore et récemment approuvée par l'Église, disait avec bonheur à ses fidèles de Saint-Boniface : « Maintenant, je puis mourir en paix, parce que la Providence m'envoie un puissant secours qui me permettra d'évangéliser les nombreuses tribus de mon trop grand diocèse. » J'arrivai moi-même en 1854 ; j'étais le neuvième prêtre Oblat en comptant l'évêque, et le onzième prêtre en comptant deux autres missionnaires. Déjà les Oblats avaient deux établissements dans l'Alberta actuel et trois autres dans les Missions de l'Ile à la Crosse et

d'Athabaska. Maintenant l'ancien diocèse de Saint-Boniface forme une province ecclésiastique où travaillent sept évêques, dont cinq titulaires, et plus de cent Pères Oblats, et peut-être de cinquante à soixante Frères convers. Une chose fera comprendre au prix de quels sacrifices le bien s'est fait et le royaume de Dieu s'est étendu dans le pays. Du mois de juin 1864 au mois de juin 1885, les vicariats de Saint-Albert et d'Athabaska-Mackenzie ont perdu seize sujets. Sur ces seize, quatre seulement sont morts, je ne dirai pas dans leur lit, mais dans leur habitation ; six se sont noyés, trois se sont gelés à mort et trois ont été martyrisés par les sauvages. Et combien parmi nous seraient depuis longtemps au nombre des morts sans une intervention spéciale de la divine Providence ! Et ce ne sont pas seulement les évêques et les prêtres qui ont travaillé à l'extension du règne de Dieu, notre humble Frère convers y a aussi sa bonne part. C'est lui qui, par son travail et son industrie, a, autant qu'il l'a pu, subvenu à nos besoins, et, sans lui, nous n'aurions pu faire la moitié de ce que nous avons fait. Nous avons dû nous joindre à eux, dans le principe surtout. Cette église, toute simple et insuffisante qu'elle soit aujourd'hui, est, je puis dire, l'ouvrage matériel des Pères et des Frères. Les trois autels sont l'ouvrage de deux de nos Pères ; j'ai vu des Pères sur le toit y clouer des bardeaux.

Je vous disais que quatre de nos missionnaires sont morts sinon dans leur lit, au moins dans leur habitation. Il est bon de vous faire connaître ce qu'étaient ces habitations primitives : une baraque en bois ordinairement de 20 pieds sur 30 ; à l'extrémité une petite alcôve, que nous tenions aussi propre que possible ; là se trouvaient notre autel et ordinairement un petit tabernacle renfermant le Dieu de Bethléem, qui venait partager notre

pauvreté et la rendre supportable, sinon aimable. Cette alcôve était formée en planches, quand nous en avions, quelquefois en toile ou en un tissu moins solide encore. La maison était un atelier de menuiserie, la cuisine, la salle de réception des sauvages et de tous nos visiteurs, et l'église publique quand notre alcôve était ouverte; c'était aussi notre réfectoire et notre dortoir. La toiture de la maison était faite de morceaux d'écorce de bouleau recouverts de terre. Nos lits consistaient dans une peau de buffle ou de caribou étendue sur le plancher. Nous nous enveloppions d'une couverture et nous trouvions que l'heure du lever arrivait trop vite quand même. Une fois levés, nous transportions au grenier, quand il y en avait un, les peaux et les couvertures, ou nous les roulions le long de la muraille. Nos fenêtres n'étaient autre chose que de grossiers parchemins; c'était un luxe quand nous pouvions mettre un carreau de verre au milieu. Les portes tournaient sur des gonds en bois de bouleau durci au feu; les loquets étaient aussi des pièces de bouleau et des ficelles les faisaient manœuvrer. C'est ainsi qu'ont commencé tous nos établissements du Nord-Ouest, et, je crois, du Manitoba. C'est dans une de ces maisons que mourut le premier de nos missionnaires. J'aurais voulu le faire aller dans une de nos Missions plus avancées, où il aurait eu quelque soulagement dans sa dernière maladie; il me supplia en grâce de ne pas le faire reculer, de le laisser mourir à son poste, ce à quoi je consentis d'autant plus volontiers qu'il était difficile de le transporter ailleurs. La nourriture du missionnaire était généralement du poisson ou de la viande séchée au soleil; le confrère de notre malade, voyant qu'il avait perdu tout appétit, lui dit un jour : « Mon Père, dites-nous donc ce que nous pourrions faire pour exciter un peu votre appétit ? — Je ne connais rien, répondit le malade. Je ne

me sentirais de goût que pour les pommes de terre, s'il était possible d'en avoir. » Il n'y en avait pas encore à la latitude où il se trouvait; il dut mourir sans avoir cet adoucissement. Il put dire la sainte messe jusqu'au quatrième jour qui précéda sa mort, et il put recevoir la sainte communion deux heures avant d'expirer. Couché sur son plancher, il regardait le petit tabernacle (on avait eu soin d'ouvrir la chère petite alcôve), et il remit son âme à Dieu, les yeux fixés sur cette pauvre demeure de Jésus-Eucharistie. Il est bon que je vous dise le nom de ce digne et cher missionnaire, le zèle personnifié : c'était le R. P. Grollier, o. m. i., du diocèse de Montpellier, en France.

J'ai voulu faire comprendre au prix de quels sacrifices les congrégations et les particuliers ont pu établir le règne de Dieu dans nos territoires. Il ne faudrait pas supposer que MM. les prêtres séculiers qui viennent après nous n'ont rien à souffrir. Venir fonder des paroisses chez une population à peine établie et gênée par suite des dépenses qu'elle a dû faire, dont quelques membres, trop souvent, comprennent peu, si même ils comprennent, le dévouement du prêtre; il faut y être passé, ou au moins les avoir vus à l'œuvre, pour croire que les prêtres et les missionnaires du Nord-Ouest ne peuvent venir ici que par dévouement et y mènent une vie de sacrifices et d'abnégation que Dieu seul pourra récompenser.

Les Oblats, ne pouvant plus suffire à tous les besoins nouveaux, le R. P. Lacombe a pu obtenir le secours des religieux Prémontrés de Belgique, auxquels nous abandonnons l'établissement de Saint-Paul-des-Métis, colonie dont le cher Père n'a pu manquer de vous entretenir. Ces bons religieux ont, je crois, des fonds qui nous manquent, et il leur est d'autant plus facile d'avoir des Frères

convers en nombre suffisant, qu'ils n'ont point, que je sache, des Missions du genre des nôtres. Il leur faudra le zèle, le dévouement, l'abnégation ; je ne crois pas que ces qualités manquent aux enfants de Saint-Norbert.

Enfin, nous avons toujours la question scolaire qui nous cause de sérieux ennuis. Nos gouvernants, plus ou moins imbus de l'esprit du temps, tendent, sans l'avouer, à nous imposer des écoles neutres ou écoles sans Dieu, et veulent, nous n'en pouvons douter, nous faire arriver là graduellement. Ils tendent aussi à rendre la charge des religieux enseignants de plus en plus difficile, imposant des lois à nos religieuses, lois auxquelles elles ne se soumettront jamais. La révérende Mère Deschamps, supérieure générale des Sœurs Grises, morte depuis peu de temps, a préféré que ses filles se chargeassent exclusivement des écoles sauvages et des orphelinats, plutôt que de se soumettre aux exigences injustes de nos gouvernants. D'un autre côté, nos religieuses, qui ont consenti avec beaucoup de peine à faire la classe aux enfants des deux sexes, en sont plus que jamais fatiguées. Les parents eux-mêmes sentent le besoin d'une séparation. Ils ont, à cet effet, recours à des maîtres laïques pourvus des diplômes exigés par nos lois. Mais ces messieurs ne regardent pas l'enseignement comme une position définitive ; c'est une position qu'ils acceptent comme moyen d'arriver à une autre plus lucrative et plus conforme à leurs goûts, si bien que nous ne pouvons que peu compter sur le dévouement de ces messieurs, outre que la plupart ne peuvent enseigner le français, ce à quoi tiennent absolument les Canadiens français. Dans le dernier voyage que je fis en Europe, j'avais presque obtenu de bons Frères enseignants capables d'instruire dans les deux langues officielles du Canada; mais nos lois scolaires et surtout les tendances visibles de nos gouver-

nants les empêchèrent, en dernier lieu, d'accepter. Enfin, le cher P. Lacombe nous annonçait dernièrement qu'après avoir frappé en vain à bien des portes, il a fini par trouver les hommes que, je pense, la Providence nous destine : ce sont les Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel, enfants de Jean-Marie-Robert de Lamennais, dont la cause de béatification va, sous peu, je crois, être introduite à Rome. Cette nouvelle famille va venir aussi nous aider à étendre l'établissement du règne de Dieu, en donnant, au prix de bien des sacrifices, sans doute, l'instruction à nos enfants.

Un autre sujet d'inquiétude, ce sont nos Galiciens, excellents chrétiens peut-être, mais, d'après ce que je vois, peu instruits. Votre Excellence a eu la bonté de m'indiquer les enfants de Saint-François, qui parlent les langues de bon nombre de nos nouveaux colons, et qui nous rendront de précieux services pour conserver à l'Église et à Dieu ces braves chrétiens. Sa Sainteté veut, paraît-il, régler quelque chose les concernant. J'attends ce règlement pour savoir ce que je pourrais demander à ces dignes enfants de Saint-François. En tout cas, je crois qu'ils pourront m'aider beaucoup à sauver des âmes bien exposées, auxquelles il m'est impossible de porter un secours efficace.

Vous avez pu voir, tout le long de la ligne du chemin de fer, aussi loin que votre vue pouvait porter, des habitations isolées, il y en a bien plus loin encore. Ce sont souvent des catholiques, que nous ignorons nous-mêmes, qui vivent plus loin de Dieu encore que des hommes, et qui sentent peu leur mal. Il me faudrait des hommes de Dieu pour les envoyer à la recherche de ces brebis à peu près perdues, leur distribuer ce pain qui leur manque. Si, comme je l'espère, je puis obtenir, par votre intermédiaire, les enfants de Saint-François, eux et

ceux du P. de Mazenod, pourront se partager la partie du diocèse de Saint-Albert, où ils sont *errantes sicut oves non habentes pastorem*. Ils pourraient, de distance en distance, avoir quelques centres d'action, où un missionnaire résiderait, et un autre voyagerait. De cette façon, on diminuerait au moins le mal et on ferait un certain bien.

Je prie Votre Excellence de pardonner mes longueurs. J'ai voulu vous faire voir au prix de quels sacrifices nous faisons le bien. Je voudrais même vous faire voir les besoins auxquels nous ne pouvons faire face, et non seulement obtenir votre direction et vos encouragements, mais aussi vous faciliter votre mission de défenseur et de protecteur auprès de nos gouvernants, et de directeur et de consolateur parfois auprès de nous.

De Votre Excellence le très humble et respectueux serviteur en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

J. Vital, O. M. I.
Évêque de Saint-Albert.

En son nom et au nom de son digne coadjuteur et de tout son clergé et de tous ceux en un mot qui lui aident à faire l'œuvre de Dieu.

Mgr Grandin, ayant appris que les préparatifs pour la bénédiction de la première pierre de la cathédrale étaient achevés et que Son Excellence Mgr Falconio allait elle-même faire cette cérémonie, ajouta à son adresse les paroles suivantes :

« Le royaume de Dieu s'étendra et s'affermira, j'en ai pour garant cette bénédiction que Votre Excellence veut bien accomplir parmi nous aujourd'hui. C'est pour moi, c'est pour nous tous, évêques, prêtres et fidèles, une grande consolation que le digne représentant d'un Pape persécuté puisse bénir la pierre angulaire de notre ca-

thédrale. Je regarde cette circonstance comme un excellent augure, car je n'oublie pas les paroles que le Seigneur adressa au premier des prédécesseurs du Pape que vous représentez : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus Eam.* Oh ! je n'en puis douter, la bénédiction du successeur de Pierre nous protégera contre l'enfer et ses puissants suppôts et le règne de Dieu sera aussi solide dans nos cœurs que les fondations de cet édifice matériel que nous voulons élever à sa gloire. »



VISITE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL ET DU DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE A EDMONTON.

Edmonton, 15 octobre.

La Mission d'Edmonton a reçu dernièrement deux grandes visites : le gouverneur général du Canada, avec sa dame et une nombreuse suite, est venu nous voir le 19 du mois dernier. Il a visité notre école et a été bien flatté de la réception princière que les bonnes Mères Fidèles Compagnes de Jésus lui avaient préparée. Son Excellence a aussi visité nos Sœurs de la Miséricorde et notre hôpital. Lord Minto est ensuite parti pour Saint-Albert ; il avait promis d'aller voir Mgr Grandin et Mgr Legal. A Saint-Albert, la réception du représentant de la reine fut tout à fait splendide, grandiose. Ceux qui y ont assisté en disent des merveilles, et le gouverneur était enchanté.

Mais la principale visite, la visite la plus désirée, était celle du délégué apostolique, Mgr Diomède Falconio. Comme le train se trouvait en retard, ce ne fut qu'à 10 h. 15 du soir, 5 octobre, que le délégué arriva à Edmonton. Son Excellence était accompagnée de Mgr Gran-